Donc, les responsables du mal, selon l'épître, ne sont pas la société, Dieu, la famille, l'hérédité. Le mal fonctionne à partir de l'homme lui-même, il découle de la convoitise. Celle-ci est bien au cœur de l'homme.

Chapitre 1, versets 16 à 27

Les quinze premiers versets forment une introduction à l'épître de Jacques. Nous y avons rencontré surtout le caractère existentiel de l'homme placé dans l'épreuve. De là découle le reste de l'épître, essentiellement consacrée au problème de l'éthique et de la vie chrétiennes.

16 Ne vous y trompez pas mes frères bien aimés :
17 toutes grâces excellentes et tout don parfait descendent d'en haut, du Père des lumières chez lequel il n'y a ni changement ni ombre de variation. 18 Il nous a engendrés selon sa volonté par la parole de vérité afin que nous soyons en quelque sorte les prémices de ses créatures.

19 Ainsi que tout homme soit prompt à écouter, lent à parler, lent à se mettre en colère ; 20 car la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. 21 C'est pourquoi, rejetant toute souillure et tout excès de malice, recevez avec douceur la parole qui a été plantée en vous et qui peut sauver vos âmes.
22 Mettez en pratique la parole, et ne vous bornez pas à l'écouter en vous trompant vous-mêmes par de faux raisonnements. 23 Car si quelqu'un écoute la parole et ne la met pas en pratique, il est semblable à un homme qui regarde dans un miroir son visage naturel, 24 et qui après s'être regardé, s'en va et oublie aussitôt quel il était. 25 Mais celui qui aura plongé les regards dans la loi parfaite, la loi de la liberté, et qui aura persévéré, n'étant pas un auditeur oublieux mais se mettant à l'œuvre, celui-là sera heureux dans son activité.
26 Si quelqu'un croit être religieux sans tenir sa langue en bride mais en trompant son cœur, la religion de cet homme est vaine. 27 La religion pure et sans tache devant Dieu notre Père consiste

à visiter les orphelins et les veuves dans leur malheur et à se préserver des souillures du monde.

Introductifs, les versets 16 et 17 constituent une déclaration de principe. Ils donnent la tonalité de l'enseignement qui suit, sur la morale chrétienne. Nous avons : « Toutes grâces excellentes descendent d'en haut, du Père des lumières », puis « la nouvelle naissance par la parole », ensuite « recevoir et écouter la parole », et enfin « mettre en pratique la parole ». L'unité de cette péricope[1] réside donc dans la thématique de la parole. Tout lui est lié. Dans les versets 16-21, si étonnant que cela puisse paraître, cinq grandes questions apparaissent : le Dieu immuable, la nouvelle naissance, la parole créatrice, l'écoute, la réception de la parole.

Dieu immuable

« Toute grâce excellente et tout don parfait » (1,17) viennent de Dieu. *Toute grâce excellente.* On

1. Ensemble de versets.

trouve un jeu de mots volontaire. En grec, le mot « grâce » renvoie à deux éléments, la grâce que Dieu nous fait de nous sauver, c'est cela qui est l'excellence de la grâce, et tout ce qui est heureux dans la vie. D'autre part, *tout don parfait* renvoie aux dons qui sont en nous et à ceux que nous recevons. Tant la grâce et les bonheurs, que les dons personnels ou reçus au cours de notre vie, viennent de Dieu.

Déjà pour Paul, tout vient de Dieu, afin qu'à aucun moment l'homme ne puisse se glorifier de quelque chose qui vienne de lui (2 Co 10,17). Dieu choisit toujours celui qui est le plus faible, le moins intelligent, afin que l'action de Dieu soit manifeste (1 Co, 28-29). Ne vous faites pas d'illusions, affirme Jacques, rien de ce que vous faites de bien n'est inventé par vous, mais tout vient de Dieu. Ce qui coupe court à l'idée selon laquelle l'homme se sauverait par lui-même.

« Toute grâce excellente, tout don parfait, descendent du Père des lumières chez lequel il n'y a ni changement ni ombre de variation » (1,17). Le « Père des lumières » évoque la lumière, en particulier dans le Prologue de Jean (Jn 1). Cette

expression donne aussi une tonalité à l'épître de Jacques, en nous rappelant que la lumière n'existe que parce qu'il y a la nuit. Elle crée en quelque sorte la différence, une distance. De même, la vie chrétienne n'existe qu'en regard de l'existence du monde, un monde séparé de Dieu, un monde de la rupture. L'important n'est pas que nous soyons illuminés par la lumière de Dieu, mais comme le dit Matthieu, que nous devenions une lumière dans une nuit ; c'est la pointe de ce texte.

« Il n'y a ni changement ni ombre de variation », ajoute le texte. Rappelons-nous les versets qui précèdent : « Celui qui doute est semblable aux flots de la mer agités par le vent et poussés de côté et d'autre. Qu'un tel homme ne s'imagine pas qu'il recevra quelque chose du Seigneur, c'est un homme irrésolu, inconstant dans toutes ses voies » (1,6). De même, l'idée de la convoitise (1,14-15) manifeste une fluctuation constante. Face à cette fluctuation qui caractérise l'homme, le Père des lumières nous est décrit comme celui en qui il n'y a ni changement, ni ombre de variation. Il reste Lui-même, le Père.

Qu'entendre par l'immutabilité de Dieu ? Pour la philosophie, Dieu est dit immuable, figé, l'éternité est un bloc que rien ne peut modifier. Notre épître et la philosophie affirment-elles la même chose ? L'idée de l'immutabilité de Dieu, qui a été une clef de la théologie, est que nous sommes en présence d'un Dieu devenu immobile. Ce qui est fondamentalement anti-biblique. Le Dieu biblique n'est pas immuable, impassible. On a transféré sur le Dieu biblique des qualificatifs des divinités de la philosophie grecque. Or, le Dieu biblique est dans l'histoire, il participe à l'histoire des hommes, à la vie de chacun. Il suit l'histoire de son peuple.

Dans la Bible, Dieu se repent, décide, vient et s'en va. Il est mêlé à notre histoire, change de pédagogie, essaie et échoue, décide et se ravise. Dieu est-il en soi comme cela, ou est-ce le visage du Dieu révélé, du « Dieu avec nous », de l'Emmanuel, du Dieu qui suit notre histoire, celle du peuple d'Israël, de l'Église, celle de chacun de nous ? Dieu est-il tout entier dans la révélation, ou derrière le « Dieu avec nous dans l'histoire » se cacherait un *quid* autre que nous appellerions Dieu ?

La théologie répond de deux manières. Dans la première, Dieu est révélé intégralement, dans la Bible, au peuple d'Israël et en Jésus Christ. Il n'y a pas d'autre dimension de Dieu que celle-là. Attention, cette interprétation nous conduit rapidement à des dérives comme la théologie de la mort de Dieu : Dieu est tout entier en Jésus, la seule chose qui puisse nous intéresser c'est le Jésus historique et rien d'autre.

L'autre interprétation théologique, la mienne, est très proche de celle des nominalistes du Moyen Âge : ce que Dieu veut révéler de lui-même nous est révélé dans la Bible, mais je ne peux absolument pas affirmer que Dieu n'est pas au-delà de ce qu'il révèle de lui-même. Certes, Dieu est tout entier en Jésus Christ, mais je ne peux comprendre l'union des deux natures, ni le fait que Dieu était tout entier en Jésus. Autrement dit, un X est au-delà de cette révélation, mais ne nous concerne pas : tout ce qui nous concerne de Dieu nous en est révélé.

Dans cette perspective, que signifie « le Père des lumières chez lequel il n'y a ni changement ni ombre de variation » ? Dieu, manifeste ce verset, est

fidèle, sans « changement ni ombre de variation ». Dieu maintient sa Parole. C'est l'invariabilité de Dieu. Sa promesse dure éternellement. Par conséquent, il ne se contredit pas d'une révélation à une autre, de même qu'il n'y a pas de changements dans les commandements de Dieu. Et quand Jésus dit : « Mais toute la loi, je la maintiens intégralement jusqu'au plus petit trait de lettre » (Mt 5,18), il n'annule pas la loi, ne supprime rien de la révélation. Dieu est proche de nous, il varie avec notre histoire, mais ce qu'il a dit, ce qu'il a promis, est permanent.

La nouvelle naissance

Après les mots « Toute grâce excellente vient du Père des lumières chez qui il n'y a ni changement ni ombre de variation », nous avons : « Il nous a engendrés par la parole de vérité » (1,18). Ce qui nous apprend deux choses. Premièrement, la vie chrétienne commence par une nouvelle naissance. Elle n'est pas une adhésion intellectuelle à une doctrine, elle n'est pas une autre morale, mais un renouvellement de la personnalité, un changement

de l'être lui-même. Un bon arbre ne peut pas porter de mauvais fruits, un mauvais arbre ne peut pas porter de bons fruits (Mt 7,16-18), dit Jésus. La question n'est pas de regarder l'importance des fruits mais celle de l'arbre.

Traditionnellement, le renouvellement de l'être tout entier est comparé à une nouvelle naissance : c'est un acte aussi radical que notre première naissance. Ce qui n'existait pas vient à la vie. Nous n'existions pas en Dieu, et nous venons à la vie en Dieu. Il y a donc une rupture complète. Et nous ne participons pas plus à cette nouvelle naissance qu'à notre première naissance. Avec la nouvelle naissance, nous sommes en présence de cet événement qui survient : « Il nous a engendrés selon sa volonté » (1,18), « la parole qui a été plantée en nous » (1,21). Nous sommes en présence d'une intervention de la grâce que nous n'avons ni voulue, ni achetée, ni payée, comme Paul l'affirme : « Cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court » (Rm 9,17).

Poursuivons : « Il nous a engendrés afin que nous soyons les prémices de ses créatures » (1,18). L'Ancien Testament tient en importance les prémices, cette

partie de la récolte vouée à Dieu pour reconnaître que toute la récolte vient de lui. C'était la *pars pro toto*, la partie pour le tout. Au moment de la récolte, vous donnez la première gerbe à Dieu pour signifier que tout vient de Lui. Mais la réciproque est vraie : lorsque vous êtes en présence d'un échelonnement, le premier élément, le premier-né par exemple, porte la promesse d'une continuation. On doit prendre le texte en ce sens : nous sommes les prémices. Dans un monde de la rupture, monde de la déchirure, quelques-uns ne suivent pas un destin, parce qu'ils sont nés de nouveau. Il en est de même dans la promesse, au-delà de la mort, de la résurrection, d'une nouvelle création. Après Jésus Christ, premier-né, d'autres continuent à porter la promesse.

« Il nous a engendrés afin que nous soyons les prémices de ses créatures. » *Afin que*, affirme l'épître. Ceux qui sont l'objet de cette grâce, de cette intervention de la parole, d'une nouvelle naissance, ne le sont pas pour leur profit, pour leur bénéfice, en vue de leur salut ! Les chrétiens ont toujours fait de la grâce, de la Révélation de Dieu, un privilège alors que, bibliquement, ce n'est jamais un

privilège. Dieu se révèle non pour nous faire plaisir, mais pour nous charger d'une fonction sur la terre. Et ce rôle est d'être les prémices d'un monde nouveau : « Vous êtes les prémices d'un monde nouveau. »

Comment doivent se comporter les prémices d'un monde nouveau, les porteurs de la promesse de Dieu au milieu du monde ? Ce n'est pas : conduisez-vous bien pour…, ou même pas pour faire plaisir à Dieu, ou pour être sauvé. C'est la question de l'éthique chrétienne : vous êtes placés là pour assurer au monde que son avenir n'est pas la catastrophe et la mort, mais la résurrection et le royaume de Dieu.

Engendrés par la parole

Dernier point de cette première partie, l'engendrement — « il nous a engendrés » —, qui se fait par la Parole. Bibliquement, la Parole de Dieu est toujours la même, elle est toujours Parole créatrice. À l'origine, Dieu crée par la Parole, *Dieu dit*, et les choses sont (Gn 1). De même, par la Parole, Dieu crée Jésus en Marie. La Parole créatrice entre dans

la Vierge Marie et crée tout simplement un être nouveau. C'est la naissance virginale.

Adressée à chacun de nous, cette Parole continue, toujours la même, nous crée de nouveau. Dieu nous engendre, nous crée par la Parole de vérité. Cette Parole de Dieu que nous lisons dans la Bible, que nous entendons prêcher, est capable de recréer l'homme. Elle recréera le monde à la fin, lors d'une nouvelle création. La Parole se continue et se perpétue.

Le peuple juif a choisi le terme de « parole » — *davar*, tout *davar* est actif — pour désigner le pouvoir créateur. Pour les Juifs, ce qui crée, est une parole. Et l'une des interprétations de l'homme comme image de Dieu, c'est qu'il parle comme Dieu parle. Pour la théologie juive, Dieu, quand il est créateur, est créateur de relation. La Parole est parole créatrice.

Cette Parole, nous dit le Nouveau Testament, s'incarne en Jésus. Il est la plénitude de la Parole. Dans le prologue de Jean (Jn 1), il était le verbe créateur, il est maintenant la Parole incarnée, il est sur terre la totalité, non pas seulement de l'action

neutre de Dieu, mais d'une action qualifiée de Dieu, l'action de la réconciliation. C'est la raison pour laquelle Jésus n'a rien à voir avec des questions ontologiques : ses deux natures signifient la réconciliation de Dieu et de l'homme.

L'écoute

« Que tout homme soit prompt à écouter » (1,19). Devant Dieu, le premier mouvement consiste à écouter. L'action dépend de cette écoute. Nous nous demandons ce que nous devons faire pour que l'Église soit l'Église ? pour que notre vie soit chrétienne ? Le premier acte réside dans l'écoute de la Bible. Jacques, pensent de nombreux commentateurs, vise à l'ordre dans le culte, de telle façon que tout le monde ne parle pas en même temps.

Ce n'est pas impossible, mais il s'agit d'abord pour lui de veiller à ne pas parler n'importe quand et n'importe comment. Toutes les paroles sont concernées, même la prière. Voilà pourquoi Jésus nous recommande d'être discrets dans la prière. Et en écoutant la Bible, il est fondamental de ne pas y mettre nos idées,

nos interprétations, nos désirs. Suivant la formule très protestante : « il faut lire la Bible en faisant le silence en soi-même ». Pour ne pas substituer notre discours à une Parole qui vient de Dieu, qui est toujours une parole discrète, relativement secrète.

Cela vaut aussi pour le témoignage. Il ne faut pas témoigner n'importe comment et avec d'innombrables discours, car nous risquons alors de convertir l'homme à notre parti, à notre tendance. C'est pour cette raison qu'il faut laisser agir la Parole de Dieu au lieu d'intervenir par notre propre parole. Les théologiens sont visés. Quand la parole du théologien prend la place de la Parole de Dieu, cela nous conduit forcément à cette situation que toutes les Églises ont connue : l'Église devient plus importante que la Vérité. Et quand l'Église parle à la place de Dieu et quand la question devient d'abord et avant tout la question de l'Église, ce moment est décisif.

La colère

Mais que vient faire la colère dans « prompt à écouter et lent à parler » ? Pour moi, la colère est

une fausse parole et, très souvent dans les Églises, une utilisation de la parole de Dieu. Nous n'avons pas à trouver dans la Parole de Dieu une occasion ou un moyen de juger les autres : « La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu » (1,20). Nous n'avons pas à utiliser la Parole de Dieu pour alimenter notre colère. Méfions-nous quand nous fondons sur des textes bibliques la condamnation de telle catégorie de gens, de telle orientation politique, de tel choix moral. En réalité, nous plaçons alors notre colère à la place de la Parole de Dieu.

Chez les prophètes, la malédiction, le jugement ne sont jamais le dernier mot. La parole des prophètes est Parole de Dieu pour créer et non pas pour maudire, pour faire naître et non pour condamner. Même notre passion en vue de défendre la cause de Dieu est une mauvaise passion. Une « sainte colère » n'accomplit jamais la justice de Dieu, parce que la justice de Dieu est pour le salut, alors que notre colère est pour la mort. Dans le sermon sur la montagne, Jésus dit : « Quand tu te mets en colère contre quelqu'un et que tu le traites de chien, tu l'as

tué[1]. » Vous n'avez pas à utiliser la Parole de Dieu pour tuer. Et notre colère tue toujours.

« Recevez la parole qui a été plantée en vous » (1,21). Il ne suffit pas d'écouter. La Parole de Dieu a été plantée en vous, elle y est maintenant, que vous le vouliez ou non. Mais cette Parole qui est en vous est à recevoir. Pourtant, logiquement, si elle y est, je n'ai pas à la recevoir. Et si j'ai à la recevoir, elle n'y est pas. Eh bien non. Dans la dialectique biblique, les deux éléments se conditionnent réciproquement. Nous avons à recevoir la Parole dans un acte volontaire, responsable, exactement comme le petit enfant manifeste à sa naissance sa volonté de vivre.

Souillure et malice

Se pose un problème délicat : « Recevez la parole en rejetant toute souillure et tout excès de malice » (1,21). Rejetez la souillure. La Parole nous purifie,

1. Plus précisément : « Eh bien ! Moi, je vous dis : Tout homme qui se met en colère contre son frère devra passer en jugement. Si quelqu'un insulte son frère, il devra passer devant le tribunal. Si quelqu'un le traite de fou, il sera passible de la géhenne de feu » (Mt 5,22).

mais nous devons en même temps nous purifier nous-mêmes. Qu'entendre par souillure ? La souillure n'a strictement rien à faire avec l'ordre sexuel.

Dans la Bible, un certain nombre de textes demandent de s'abstenir de manger, de toucher telle chose, parce que ce sont des choses souillées. La souillure et le sacré vont toujours ensemble. La souillure est plus exactement l'effet du sacré au point que, pour les rabbins classiques, il faut se laver les mains *après* avoir touché les objets sacrés. On est souillé par le sacré, il faut donc se purifier quand on a touché quelque chose de sacré. Nous sommes en présence d'une relation très ferme avec le domaine du sacré, du magique, du religieux, et du religieux traditionnel, différente de celle des religions païennes. C'est pour cette raison que cette épître est considérée comme la plus judaïsante du Nouveau Testament.

Sévèrement jugé dans l'épître de Jacques, le monde n'est-il pas l'élément de souillure ? Selon moi, l'épître de Jacques nous présente un moment remarquable de la pensée chrétienne, à savoir le glissement de l'idée juive de souillure à un élément nouveau qui paraît dans la suite du texte. Comment

en effet pourrions-nous parler de souillure au sens du sacré, du code du sacré lorsqu'il est écrit au verset 25 : « Celui qui aura plongé les regards dans la loi parfaite, la loi de la liberté », et au verset 27 : « La religion pure et sans tache consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leur malheur. »

Nous entrons ici dans la loi de la liberté. Pensons, dans les Actes des Apôtres, au fameux rêve de Pierre (Ac 11,5-10). Une nappe chargée d'aliments se présente à lui. Un ange l'invite à « manger », mais Pierre ne veut pas manger d'« aliments impurs ». À trois reprises la vision lui rétorque : « Mais il n'y a rien d'impur. » Rien n'est impur : Il n'y a rien, aucune chose, aucun acte qui soit en lui-même impur. « Ce qui souille l'homme, affirme Jésus, ce n'est pas ce qui entre en lui, ce n'est pas ce que l'homme mange, mais ce qui sort de son cœur » (Mt 15,11). Ce qui souille le cœur de l'homme, c'est la parole que l'homme prononce du fond de son cœur, et non ce qu'il mange : « Quoi que vous mangiez, que vous buviez, etc., faites tout à la gloire de Dieu », dit également Paul (1 Co 10,31). Vous pouvez donc tout faire

à la gloire de Dieu. Tout ce qui est en vue de la gloire de Dieu, est possible.

Que devient la souillure ? Elle consiste à ne pas recevoir la Parole qui nous pardonne, à refuser de laisser Dieu nous pardonner. Quand je reste dans l'endeçà de la Parole, tout est souillure. Absolument tout. Mais à partir du moment où je reçois cette Parole et où j'y entends le pardon qui m'est donné, plus rien n'est souillure. Dans l'épître, « rejetant la souillure » et « recevez la parole » sont en correspondance.

Reste un dernier mot, « l'excès de malice ». Le terme grec vise la malice au sens positif d'*intelligence*. Incrédules, les traducteurs n'ont pas osé traduire par *excès d'intelligence*, de *raffinement intellectuel*. La Parole de Dieu peut être reçue simplement, avec douceur, comme par Marie : *Fiat*, déclare-t-elle (Lc 1,38). « L'excès de malice », c'est donc l'excès d'intellectualité. Les théologiens et chacun de nous courent le risque d'être séduit par sa propre explication de la Parole, au lieu de la recevoir avec simplicité. Pensons à la parabole du banquet des noces (Mt 22,1-14). Un invité n'a pas revêtu son habit de noce et, pour cette raison, a été rejeté.

L'habit de noce, sous l'angle de la Parole, consiste à la recevoir avec simplicité, avec confiance, avec fidélité. L'intellectuel est ainsi fait, il ne peut s'empêcher de pratiquer de l'exercice intellectuel. Il a à s'accepter comme tel. Mais pour l'Église, le docteur, le théologien est le dernier ministère, justement parce qu'il risque d'exercer le plus d'autorité[1].

> *22 Mettez en pratique la Parole, et ne vous bornez pas à l'écouter en vous trompant vous-mêmes par de faux raisonnements, 23 car si quelqu'un écoute la Parole et ne la met pas en pratique, il est semblable à un homme qui regarde dans un miroir son visage naturel, 24 et qui après s'être regardé, s'en va et oublie aussitôt quel il était.*

Deux thèmes principaux sont ici abordés, la mise en pratique et la liberté. À ces versets, j'en ajoute deux autres, venant plus loin dans l'épître, directement liés à la loi de liberté : « Parlez et agissez comme devant être jugés par une loi de liberté, car le jugement est

1. *Cf.* Ep 4,11.

sans miséricorde pour qui n'a pas fait miséricorde. La miséricorde triomphe du jugement » (2,12-13).

Après le thème de la nouvelle naissance (1,18) et celui de la promptitude à écouter (1,19), on enchaîne avec : « Mettez en pratique la Parole et ne vous bornez pas à l'écouter » (1,22). Les trois étapes sont extrêmement claires, indissolublement liées, car le mouvement de la vie en Christ est un. Parce qu'on est né de nouveau, « engendrés selon sa volonté » (1,18), on est appelé à vivre et donc à agir. Quant à celui qui n'agit pas, il ne vit pas.

Inversement, si la mise en pratique est indispensable, on ne peut agir qu'à partir de l'écoute de la Parole et de la nouvelle naissance. Les trois éléments sont liés. Par exemple, on ne peut pas prétendre obéir à la morale chrétienne en négligeant l'écoute de la Parole et la conversion, c'est-à-dire la nouvelle naissance.

Connaissance intellectuelle de la Parole

La Parole de Dieu ne nous conduit pas à une connaissance purement intellectuelle. La connaissance

objective de la vérité, formelle, « théologique pure et simple », serait notre condamnation : « Tu crois qu'il y a un seul Dieu. Tu fais bien. Les démons le croient aussi et ils tremblent », écrit Jacques plus loin (2,19). Le diable, les démons aussi connaissent Dieu, mais ils tremblent. Donc, la connaissance intellectuelle de la Parole n'est pas le bon processus. Pour le comprendre, rappelons trois choses.

Adam

Prenons d'abord la situation d'Adam (Gn 3). Pour son profit personnel, il saisit l'arbre de la connaissance du bien et du mal, du discernement qui est de type intellectuel. La connaissance du bien et du mal lui permet de se substituer à la décision de Dieu sur le bien et le mal, puisque c'est de cela qu'il est question. Adam connaît ce que Dieu appelle bien et mal, il le connaît intellectuellement dans la désobéissance. Il ne peut plus savoir qu'une chose : il est séparé de Dieu. Il connaît comme les démons, qui connaissent Dieu et tremblent parce qu'ils sont séparés de Dieu.

Le roc

Extrêmement important et très connu, le second élément est à rapprocher de la parabole de la maison bâtie sur le roc (Mt 7,24-27) : « C'est pourquoi quiconque entend ces paroles que je dis et les met en pratique sera semblable à un homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc. » Vous connaissez tous l'histoire. « La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont jetés contre cette maison, elle n'est pas tombée parce qu'elle était fondée sur le roc. Mais quiconque entend ces paroles que je dis et ne les met pas en pratique sera semblable à un homme insensé qui aura bâti sa maison sur le sable. La pluie est venue, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et la maison est tombée. » Selon une interprétation traditionnelle, le roc c'est Jésus. Mais d'après le texte, le roc, c'est la mise en pratique. En effet, un homme écoute les paroles et les met en pratique, et le second ne les met pas en pratique. « Sa ruine a été grande », il a construit sur une connaissance purement intellectuelle de la Parole de Dieu, ce qui est bien pire que

de ne rien construire du tout. Élément totalement central, la mise en pratique fait découvrir la Parole de Dieu. Réciproquement, la Parole de Dieu induit, produit une mise en pratique.[1]

On peut se limiter à l'audition de la Parole par l'oubli : « Il oublie son visage naturel » (1,23), ou bien en se trompant soi-même : « Ne vous bornez pas à l'écouter en vous trompant vous-mêmes par de faux raisonnements » (1,22). Vous écoutez la Parole, et ensuite vous vous trompez par des raisonnements. Quels sont ces raisonnements ? Une conséquence redoutable d'une bonne théologie est d'avoir la conviction que la Parole de Dieu agissant puissamment en nous suffit à nous sauver. Cette doctrine du salut par la foi peut être catastrophique à partir du moment où elle devient une autojustification : je ne dois rien faire puisque Dieu me sauve par la grâce. Jacques dénonce ce faux raisonnement.

1. Ceux qui ont une connaissance de la pensée de Marx retrouveront immédiatement la dialectique de la théorie et de la praxis. Je suis convaincu que Marx l'a puisée, inconsciemment probablement, dans sa connaissance biblique.

Le miroir

Le troisième élément est l'image du miroir : « Si quelqu'un écoute la parole et ne la met pas en pratique, il est semblable à un homme qui regarde dans un miroir son visage naturel, et qui après s'être regardé, s'en va et oublie aussitôt qui il était » (1,23). La Parole de Dieu est un lieu où je me découvre, où je me connais, elle révèle ma réalité et ne me laisse aucune illusion. Celui qui prétend ne pas avoir besoin d'une mise en pratique oublie cette révélation-là sur lui-même. Nous pouvons écouter la Parole de Dieu qui nous révèle Dieu, et prétendre garder la révélation de Dieu sur Dieu, mais ne rien faire du tout. Nous oublions ce que Dieu nous dit de nous. Or, c'est à partir du moment où je sais qui je suis par la Parole de Dieu, que l'action, la mise en pratique, les œuvres, trouvent leur place absolument nécessaire.

Là encore il y a le danger d'une théologie de la grâce et d'une théologie de la transcendance, c'est-à-dire d'une excellente théologie concernant Dieu seul et qui oublie l'homme. On ne parle plus que de Dieu. Or le Dieu biblique est un Dieu qui parle à

l'homme, et de l'homme. Par conséquent, nous ne pouvons pas être plus théologiens que la Bible, c'est-à-dire faire abstraction de ce mouvement de Dieu vers nous. C'est donc l'importance centrale de la mise en pratique. En résumé, le point de départ, c'est la nouvelle naissance où « *il nous a engendrés selon sa libre volonté* ». C'est à ce moment-là que se situe la grâce. La grâce nous est faite au point de départ, elle produit une certaine façon de vivre et entraîne comme conséquence une certaine pratique. Cela élimine le dilemme : le salut est là, il y a un chemin pour y arriver, la foi, et un autre, les œuvres. Ce n'est pas comme cela. Il y a un point de départ, la grâce, et à partir de là, le cheminement de la pratique. C'est ce que dit Saint Paul. « Vous êtes sauvés par grâce par le moyen de la foi[1] », « travaillez donc avec crainte et tremblement à votre salut[2] ». Vous savez que vous êtes sauvés, c'est le point de départ, maintenant travaillez. Autrement dit, le salut ne se trouve pas à la fin, mais au début.

1. Ephésiens II, 8
2. Philippiens II, 12

Chapitre 1, verset 25

En quoi consiste la mise en pratique ? Est-elle l'obéissance à une loi, à une morale, à des œuvres ? Absolument pas. Notre texte nous parle de la loi de la liberté :

> *25 Celui qui aura plongé les regards dans la loi parfaite, la loi de la liberté, et qui aura persévéré, n'étant pas un auditeur oublieux, mais se mettant à l'œuvre, celui-là sera heureux dans son activité.*

Se baisser

« Celui qui a plongé les regards. » La traduction de cette expression est mauvaise. Le verbe employé ici, *paracupto*, est tout à fait étonnant. Presque inexistant dans le grec classique, il est une création du grec chrétien, présente deux fois dans le Nouveau Testament. Au moment de la résurrection de Jésus : « Pierre se leva et courut au sépulcre. S'étant baissé, il ne vit que les linges qui étaient à terre » (Lc 24,10-12). *Paracupto*

signifie « se baisser pour regarder ». Ce qui donne, concernant la loi de la liberté, « celui qui se sera baissé pour voir la loi de la liberté ». La loi de la liberté n'est pas au ciel, il ne faut pas se hausser, s'élever pour la regarder. Au contraire, Dieu nous demande de nous abaisser par cette Parole. Pierre s'est baissé pour regarder dans le tombeau, dans le lieu du plus profond abaissement du Christ. La révélation de la loi suppose que l'homme suive ce chemin d'abaissement du Christ.

La loi de la liberté

« La loi parfaite, la loi de la liberté. » La liberté dont il s'agit, c'est d'abord la liberté de Dieu qui n'obéit à rien. La théologie de Jacques est rigoureuse. Dieu, montre l'épître, nous sauve par pure grâce. Il n'obéit à rien. Le salut que Dieu nous donne n'est pas lié au bien ou au mal que nous faisons. Dieu est libre dans le salut qu'il accorde.

Cette liberté de Dieu implique, suppose, entraîne la liberté de l'homme. Loi parfaite, la loi de liberté n'est pas une loi morale, une loi impérative. Dieu

veut que l'homme devienne libre, car l'homme n'est pas libre par nature. Mais si Dieu nous libère du péché, du mal, des oppressions, ce n'est pas pour nous soumettre à un autre esclavage. La seule relation entre sa créature et Lui, c'est la relation de l'amour, et non de peur, d'obéissance servile. Dès lors, tout ce que Dieu attend, c'est d'être aimé par ceux qu'il aime, et il ne peut y avoir d'amour que dans l'absolue liberté. La relation de l'amour c'est la liberté même, dans son origine, dans son comportement.

Nous sommes en présence d'un texte central : il n'y a pas d'autre loi, pas d'autre morale, qu'une loi et une morale de liberté. Ce n'est pas la liberté de Sartre ou de la Révolution de 1789, mais une œuvre que Dieu crée en nous. L'effet de la Parole de Dieu est de nous rendre libres. Avec ces mots innocents, j'aborde un problème théologique aussi considérable que celui du salut par la foi ou par les œuvres.

Le débat est d'ailleurs infini : que se passe-t-il quand Dieu parle à l'homme ? Pour la théologie classique, si l'homme est déterminé par le péché, il est incapable d'entendre la Parole de Dieu en

tant que Parole de Dieu, dans la mesure où cette Parole resterait une simple proposition de Dieu à l'homme. Or, l'homme pécheur ne peut pas recevoir une Parole de Dieu qui serait une simple parole d'un homme adressée à quelqu'un d'autre, une parole dénuée d'une puissance totale. Pour s'imposer à l'homme, la Parole devrait donc être dotée de la puissance même de Dieu. Elle briserait alors le péché. L'homme ne pourrait ni lui échapper, ni la refuser. Dès lors, l'homme devient un simple jouet de Dieu. Dieu parle, la Parole est toute-puissante, tombe sur lui et le transforme totalement.

Selon une autre interprétation de l'action de la Parole, l'homme n'étant pas totalement pécheur, n'est pas entièrement déterminé par le péché. Il lui reste une part indemne, une « troisième oreille » comme on disait au Moyen Âge, où la parole de Dieu peut s'accrocher. Cette interprétation est dominée par une attitude étrange, non biblique selon moi, une logique mécanique basée sur une relation de puissance. Qui est puissant ? Est-ce le péché ? La Parole de Dieu ? La Bible ne nous parle pas de cette relation de puissance.

Parole de Dieu et liberté

Au contraire, selon notre épître, la Parole de Dieu adressée à l'homme le rend libre. N'attendons pas des visions miraculeuses. La Parole nous rend libres quand nous la prenons au sérieux. Lire sérieusement une parole de la Bible nous rend effectivement libres, car le Dieu qui la prononce est le libérateur. Depuis la Genèse, il pose des actes successifs de libération. Et comme cette Parole nous libère *quand elle est dite*, nous sommes des hommes libres quand nous l'entendons.

Dès lors, la seule exigence que Dieu nous impose, est de nous comporter comme des êtres libres. La seule loi de notre vie chrétienne, c'est la liberté chrétienne. Celle-ci n'est pas philosophique ou politique, mais donne à notre vie de s'accomplir : « Celui qui se baisse pour trouver la loi parfaite, la loi de la liberté, et qui persévère, qui se met au travail, celui-là sera plein de bonheur dans son action » (1,25). L'homme vit, il est libre, et en plus il est heureux.

Le jugement

Abordons à présent les conséquences de la mise en pratique : « Parlez et agissez comme devant être jugés par une loi de liberté, car le jugement est sans miséricorde pour qui n'a pas fait miséricorde, mais la miséricorde triomphe du jugement » (2,12-13). Il s'agit donc d'abord d'accepter d'être responsable, de devenir devant Dieu celui qui accepte le jugement. Le premier acte de la loi de liberté est d'accepter d'être jugé, non comme un condamné devant un juge, mais comme quelqu'un qui doit répondre de lui-même et des autres.

Ensuite, second acte, nous avons à choisir nos paroles et nos actes, non en fonction d'une morale toute faite, d'une énumération de commandements, mais afin d'exprimer cette liberté.

Si l'amour ne peut s'exprimer que dans la liberté, si la liberté n'a d'autre forme que l'amour, nous sommes sans cesse placés devant le choix de nos actes. Mais comment sera exprimée la liberté que Dieu nous donne par sa Parole ? Qu'est-ce qui va manifester l'amour qui est liberté ? C'est la question que nous

avons tout le temps à nous poser, ce n'est rien d'autre ! Il n'y a pas d'autre indication morale que celle-là.

Car « Vous allez être jugés selon une loi de liberté. » Le jugement auquel nous pensons naturellement est un bilan, semblable à un livre consignant bonnes et mauvaises actions. Au contraire, la loi de liberté implique l'absence de calcul, de nécessité. Nous avons à nous en remettre à la liberté de Dieu répondant à notre liberté. Voilà comment cela se joue. Je choisis librement, sans contrainte, sans loi, sans impératif, l'action ou la parole qui me paraît exprimer le mieux la liberté de Dieu, l'amour que Dieu exprime. Je ne peux absolument pas en attendre une récompense ou le salut. Au terme, je rencontre la liberté de Dieu. Il va apprécier mes actes selon Sa liberté souveraine et indépendante qui répond à ma liberté. Je choisis en toute liberté et Dieu apprécie en toute liberté. Voilà le sens de ce jugement.

Le mot *amour* n'est pas dans le texte, mais nous trouvons un terme comparable : la miséricorde (2,13). D'une part, le jugement est sans miséricorde pour qui n'a pas fait miséricorde. D'autre part, la miséricorde triomphe du jugement. Là où il n'y a pas

d'amour, pas de miséricorde, que reste-t-il, si ce n'est le calcul ? Une relation entre deux êtres implique soit la liberté et l'amour, soit la domination, la contrainte et le calcul. « Le jugement est sans miséricorde pour qui n'a pas fait miséricorde » signifie un choix à opérer. Ou vous acceptez le jugement de la liberté de Dieu, le jugement libre de l'amour, ou bien vous allez vers un jugement comptable.

Pensons à la parabole des talents. Lorsque le troisième serviteur rétorque : « Je savais que tu es un maître dur et impitoyable, et qui récolte là où il n'a pas semé, etc., voilà ton talent, prends-le », Dieu répond : « Tu savais que je suis un maître dur et impitoyable, donc je te traite comme tu as pensé que j'étais »[1]. « Le jugement est sans miséricorde pour qui n'a pas fait miséricorde » (2,13) n'exprime donc pas une menace — « faites miséricorde ou bien vous serez condamnés » —, mais la situation effective quand il n'y a pas de liberté : c'est le jugement sans miséricorde, sans amour. Là où est l'amour, on trouve l'amour de Dieu, et par

1. Mt 15,14-30 et Lc 19,12-27.

conséquent le jugement est absent : « La miséricorde triomphe du jugement. »

La liberté donnée par la Parole de Dieu, notons-le, se rapporte à ce que le monde ne peut ni connaître ni comprendre. Souvent, notre entourage et nous-mêmes comprenons bien ce que sont la loi, la morale, les obligations, le devoir, toutes les contraintes. Mais ce n'est ni l'amour ni la liberté, domaines où l'on a l'impression d'être dans le flou, dans le vague. De fait, nous ne savons pas d'avance, puisque savoir d'avance n'est pas la liberté. Celle-ci suppose une invention renouvelée, une imagination active. Cela, le monde ne peut pas le saisir. C'est pourquoi la mise en pratique est si importante. Bibliquement, il ne s'agit pas d'une liberté intérieure, purement spirituelle, mais d'un changement total de la vie, de quelque chose qui suppose précisément une intervention dans les structures de la société, dans le comportement concret.

Personne ne peut mettre en pratique cette liberté à ma place. Dieu ne le fait sûrement pas à ma place. Dieu ne m'indique pas ce que je dois faire, mais que je peux le faire. Cette Parole de Dieu, j'ai à la choisir à partir du moment où elle me libère. Dieu ne me

libère pas d'un esclavage pour me faire tomber dans un autre, serait-il l'esclavage du bien, il n'y a pas d'esclavage du bien. Le bien qui me transforme en esclave est un mal. Le dieu qui me transformerait en esclave de Dieu est un dieu mauvais. Ce n'est pas le Dieu biblique. Les commandements ne sont jamais un impératif. Ils sont toujours un futur. Non pas « tu ne dois pas tuer », mais « tu ne tueras pas ». Tu as devant toi un avenir où ta liberté est telle, que mettre à mort le prochain ne sera plus nécessaire. Nous avons un retournement de toute la loi morale, qui devient promesse et non pas contrainte[1].

1. Faire une morale chrétienne, ce n'est jamais se substituer aux autres en leur disant ce qu'ils doivent faire, en leur imposant un système qu'ils n'ont qu'à appliquer. C'est pour cette raison que la morale est vraiment le contraire du christianisme. Le Deutéronome se termine à peu près sur ces mots : « je mets devant toi le bien et la vie, le mal et la mort, choisis le bien afin que tu vives » (Deut 30, 19). C'est-à-dire que les commandements sont la garantie de ce que vous pouvez vivre et de la façon dont vous allez vivre. Ce n'est pas une morale. Si tu ne tues pas ton prochain, tu vas vivre. Comme le dit Karl Barth, les commandements nous tracent la limite du champ libre à l'intérieur duquel nous pouvons vivre.